

## Choc fraternel

Pascal Riendeau

Numéro 87 (2), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Riendeau, P. (1998). Compte rendu de [Choc fraternel]. *Jeu*, (87), 39–42.

## Choc fraternel

**M**ichel Marc Bouchard est l'un des dramaturges québécois les plus joués depuis une dizaine d'années et Serge Denoncourt, un metteur en scène fort en demande. Bien qu'il existe des risques inhérents à toute création et qu'aucun texte de Bouchard n'ait été présenté à la Compagnie Jean-Duceppe auparavant, on peut dire qu'avec le duo Bouchard-Denoncourt elle misait sur des valeurs sûres pour le quatrième spectacle de sa saison entièrement québécoise.

### *Le Chemin des Passes-Dangereuses : une tragédie routière*

TEXTE DE MICHEL MARC BOUCHARD. MISE EN SCÈNE : SERGE DENONCOURT, ASSISTÉ DE MONIQUE DUCEPPE ; DÉCOR : LOUISE CAMPEAU ; COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU, ASSISTÉ DE DANIEL FORTIN ; ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ; MUSIQUE : MICHEL SMITH ; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS. AVEC CHRISTIAN BRISSON DARGIS (VICTOR À 16 ANS), NORMAND D'AMOUR (VICTOR), SÉBASTIEN DELORME (CARL), PATRICE GODIN (AMBROISE), FRANÇOIS-OLIVIER THERRIEN (AMBROISE À 14 ANS) ET GUILLAUME TURCOTTE (CARL À 12 ANS). PRODUCTION DE LA COMPAGNIE JEAN-DUCEPPE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE DU 18 FÉVRIER AU 28 MARS 1998.

Le spectacle commence de façon assez brutale : la scène et la salle sont plongées dans un noir total, puis on entend la course effrénée d'une voiture, et ensuite un immense impact, provoquant un bruit presque intolérable. Lorsque la scène s'illumine, deux personnages y sont déjà, entourés d'un impressionnant décor (de 16 000 kilos, nous dit-on dans le programme) représentant une falaise au pied de laquelle coule une petite rivière. Côté jardin, la camionnette rouge qui

a conduit les personnages jusque-là se trouve coincée dans les rochers et elle paraît impossible à réparer. Comment les passagers de cette épave ont-ils pu survivre à une telle collision ? Les deux personnages, deux frères, semblent très perturbés : l'un d'eux, Carl, décrit frénétiquement sa situation et essaie de comprendre comment il a pu marcher en ligne droite pendant des heures pour revenir au même endroit ; l'autre, Ambroise, répète de plus en plus intensément quelques vers d'un poème (nous apprendrons plus tard qu'il a été écrit par leur père). Quoique leurs vêtements soient maculés de sang, ni l'un ni l'autre ne semble être blessé ou souffrant. Sont-ils bien vivants ? Sont-ils morts ? Comment se sont-ils retrouvés dans un tel état à cet endroit précis ? C'est ce que nous apprendrons petit à petit.

La situation conflictuelle entre les deux frères s'installe très rapidement. Ambroise, le plus âgé des deux, est un intellectuel montréalais, homosexuel et un peu snob. Carl est un grand naïf sans ambition (malgré son baccalauréat, il est commis chez Wal-Mart), complètement dépassé par les événements, lui qui devait se marier ce jour-là – « avec la plus belle fiancée du monde », clame-t-il à plusieurs occasions. Leurs univers ont tout pour les séparer, et leurs perspectives sur la situation actuelle sont fort différentes ; d'ailleurs, la montre de chacun est arrêtée à quatre heures d'intervalle. Ce dérèglement temporel – peu exploité sur le plan formel – reviendra comme une forme de leitmotiv et ne trouvera son explication définitive qu'à la toute fin du spectacle. Quant à Victor, le frère aîné et conducteur de la camionnette, il est

étrangement absent. Est-il mort ? A-t-il simplement disparu ? L'excursion impromptue des trois frères, qui s'est achevée de façon brusque avec le dérapage de la camionnette sur la route forestière appelée le Chemin des Passes-Dangereuses, avait pour destination le « camp de pêche » de Victor. Cette décision étonnante de quitter la ville quelques heures avant le mariage de Carl était motivée par une idée bien précise de la part de l'aîné : revenir sur les lieux précis de la mort du père, survenue quinze ans plus tôt.

Avec *le Chemin des Passes-Dangereuses*, Michel Marc Bouchard s'attaque à nouveau à l'un de ses sujets de prédilections : la crise familiale. Cette fois-ci, il s'agit principalement de relations fraternelles, puis, peu à peu, de la relation de chacun des frères avec le père mort. La première partie entre Ambroise et Carl donne le ton à ce conflit fraternel très viril. Dans sa mise en scène, Serge Denoncourt insiste beaucoup sur les contacts entre les deux frères : ceux qui conduisent au rapprochement physique inattendu (« Qui t'a appris la tendresse ? » demande Ambroise, étonné d'un geste très affectueux de son frère) et ceux qui mènent jusqu'à l'inévitable bagarre. Avant d'en arriver là, les deux frères tentent chacun à leur façon de comprendre ce qui s'est réellement passé et de reconstruire les derniers moments qui ont précédé l'accident. Leurs échanges sont parsemés de banalités, mais aussi de moments d'incompréhension et de gestes de frustration. Au cours de leur dialogue, Ambroise déclare à son frère : « Je crois que nous sommes morts. » Cette constatation un peu inusitée deviendra de moins en moins équivoque au fur et à mesure que progresse le spectacle.

Patrice Godin et Sébastien Delorme dans *le Chemin des Passes-Dangereuses*, de Michel Marc Bouchard, présenté à la Compagnie Jean-Duceppe.  
Photo : Pierre Desjardins.

Lorsque Victor arrive enfin, il provoque une sorte de rupture dans le spectacle en bouleversant la dynamique fraternelle. Bouchard a eu l'ingénieuse idée d'utiliser le procédé de la répétition, ce qui permet d'accentuer les contrastes entre les diverses relations fraternelles et de se moquer de ces dialogues remplis de propos banals et de clichés. Victor et Ambroise entameront leur conversation sensiblement de la même façon qu'Ambroise et Carl l'avaient fait auparavant. La mise en scène de Denoncourt souligne habilement cette répétition en reprenant les mêmes gestes, les mêmes déplacements, en y apportant quelques nuances, mais n'élabore pas davantage les possibilités formelles de ce procédé. Victor est marqué par la forte présence en scène de Normand D'Amour, qui s'impose rapidement avec un personnage sûr de lui et plein d'humour. Il est le garçon de la famille qui n'a pas eu l'occasion d'aller à l'université, qui travaille « dans le bois » et qui fréquente la taverne. Ses propos de taverne, justement, provoquent spontanément le rire dans la salle. Sa description lapidaire et autocritique de ce qu'est un homme (il feint ne pas comprendre pourquoi son frère Ambroise aime les hommes) a suscité un grand enthousiasme de la part du public, qui s'est même permis de généreux applaudissements. Pourtant, D'Amour semble appuyer beaucoup trop son jeu : est-il nécessaire d'insister à ce point lorsque les répliques sont dignes des « meilleurs moments du Festival juste pour rire », comme on dit à la télé ? Le rire doit-il être gras pour être vraiment drôle ? Bouchard, qui nous a pourtant habitués à plus de subtilités, est tombé dans le piège de la facilité en nous matraquant pendant deux ou trois minutes avec des blagues éculées. Autant D'Amour que Denoncourt auraient pu essayer de nuancer ce petit dialogue exagérément comique.



Dans l'ensemble, le metteur en scène aurait dû aussi insister pour obtenir de la part de ses comédiens un jeu un peu plus retenu. Si D'Amour joue à fond la carte du planteur d'arbres mal dégrossi, le jeu sensible de Sébastien Delorme est parfois teinté d'une sensiblerie un peu affectée. Quant à Patrice Godin, son interprétation d'un personnage homosexuel snob et cynique semblait parfois manquer de nuances. En revanche, le passage où il déclare à son jeune frère la passion qu'il a eue pour lui était sans doute l'un des moments les plus vrais du spectacle. Il faut bien avouer, à la décharge des comédiens et du metteur en scène, que Bouchard n'a pas su créer des personnages hors des stéréotypes habituels : chacun des trois est bien campé dans un rôle et ne semble pas pouvoir en sortir aisément. La percée la plus intéressante sur ce plan vient sans doute du personnage de Victor, qui explique finalement comment il a tout organisé pour que les trois frères se retrouvent seuls à l'endroit même où leur père s'est noyé quinze ans plus tôt. Petit à petit, le personnage de Victor apparaît moins unidimensionnel, et le jeu de D'Amour devient lui aussi plus complexe. Leur père – poète alcoolique et incompris, qui laisse sa famille dans la gêne – s'est noyé



dans des circonstances qui paraissent étranges. Accident ? Suicide ? Parricide ? Les trois frères ne parviennent pas à s'entendre, puisqu'ils ne se rappellent pas le drame de la même façon.

La reconstitution de l'histoire du père et les poèmes qu'il a composés envahiront progressivement la scène. Ambroise et Victor les récitent, comme s'ils étaient inscrits en eux, alors que Carl refuse toujours de les entendre. Les poèmes expliqueront en quelque sorte les raisons entourant la mort du père. Pourtant, rien de nous permet de conclure en faveur d'une interprétation ou d'une autre de sa fin, si bien que l'idée d'une forme de parricide (les fils n'auraient pas voulu sauver le père de la noyade) plane sans jamais prédominer. Ce retour dans le passé est aussi marqué symboliquement par l'arrivée des trois garçons (Victor à 16 ans, Ambroise à 14 ans et Carl à 12 ans), qui apparaissent sur scène en sortant de la rivière où le père s'est noyé. Ces entrées et sorties de l'eau viennent rappeler symboliquement la plongée dans le passé qu'effectuent les trois frères. La présence des trois garçons n'apporte pourtant pas la force qu'elle aurait pu donner à cette scène. En agissant comme des images du passé, ils provoquent une forme de redondance qui paraît plus ou moins justifiée, et Denoncourt n'a pas vraiment réussi à nous convaincre du contraire. Plus les trois frères redécouvrent ces vers qui semblent enfouis dans leur mémoire, plus leur destin paraît lié à ces poèmes. C'est bel et bien le père qui aura le dernier mot dans cette histoire, du moins telle que la comprend Ambroise, qui conclut, juste avant le noir de la fin : « Notre père nous a enfermés dans un poème triste. » Cette dernière réplique révèle (ou confirme) le destin tragique des trois fils et renvoie directement au sous-titre de la pièce, « une tragédie routière ». Si *le Chemin des Passes-Dangereuses* n'appartient pas véritablement à la tragédie en tant que genre (même dans un sens plus moderne), le dénouement confirme la présence d'éléments typiques du tragique, chers à la dramaturgie de Bouchard.

Malgré quelques moments forts, l'ensemble de ce spectacle peut laisser perplexe, voire indifférent, comme si le texte de Bouchard insistait trop sur le besoin de « franchise » dont l'auteur parle dans le programme. Il aurait pu dévoiler moins de choses, insister sur les non-dits, sur l'incertitude pour approfondir cette réflexion sur la mort. Dans sa mise en scène, somme toute assez naturaliste, Denoncourt n'a pas toujours su explorer toutes les possibilités du texte (le dérèglement temporel ou l'omniprésence des poèmes du père dans lesquels les trois frères sont enfermés). Il faut dire qu'il n'avait sans doute pas le texte le plus achevé de Bouchard entre les mains. ¶